

« Faut-il brûler le CNRS ? »

L'image du CNRS dans les médias

Denis Guthleben



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-cnrs/565>
DOI : 10.4000/histoire-cnrs.565
ISSN : 1955-2408

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 novembre 2003
ISBN : 978-2-271-06144-7
ISSN : 1298-9800

Référence électronique

Denis Guthleben, « « Faut-il brûler le CNRS ? » », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 9 | 2003, mis en ligne le 19 janvier 2007, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/565> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.565>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

Comité pour l'histoire du CNRS

« Faut-il brûler le CNRS ? »

L'image du CNRS dans les médias

Denis Guthleben

- 1 Drôle d'animal que le CNRS, à en croire les médias ! Dans un article publié en 1986 dans *Le Figaro*¹, la journaliste Sylvie Dreyfus parle du « tentaculaire Centre national de la recherche scientifique », puis, plus loin, du « diplodocus CNRS », auquel elle ajoute même des attributs féminins : « bureaucratisation, politisation, syndicalisation [sont] les trois mamelles du CNRS ». Diplodocus tentaculaire à mamelles ? Voilà assurément de quoi renvoyer les effroyables Gorgones à leurs chères études.
- 2 Notre objectif n'est certes pas d'écrire ici le bestiaire du CNRS, bien que les nombreuses comparaisons que nous avons rencontrées dans les médias le permettent aisément. Nous essaierons plutôt de montrer comment la presse, la radio et la télévision abordent le Centre. En fait, il s'agit d'analyser les informations qui sont soumises à l'opinion publique, ce « tribunal indépendant de toutes les puissances, auquel il est impossible de se soustraire », tel que l'affirmait Condorcet dans son *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*.
- 3 En octobre 1939, la fondation du CNRS passe complètement inaperçue dans les médias. La guerre, puis l'Occupation éclipsent la recherche dans la presse. La couverture médiatique n'est guère plus brillante dans les années suivant la Libération. Puis, peu à peu, le public est de plus en plus informé sur le Centre. Cela ne veut toutefois pas dire de mieux en mieux. Qu'il s'agisse de l'institution, de son fonctionnement ou des recherches qui sont conduites en son sein, seuls certains aspects du CNRS sont abordés dans les médias. Nous tenterons de montrer lesquels et sous quelles formes.
- 4 Cet article est la synthèse d'une étude plus ample réalisée pour le Comité pour l'histoire du CNRS. Abordant un sujet vaste et fluctuant, sur une période relativement longue (plus de soixante ans), il reste forcément très incomplet. Cependant, s'il ne tend pas vers l'exhaustivité, il propose des pistes de réflexion sur les rapports qu'entretiennent un grand organisme de recherche et les « faiseurs » d'opinion, précisément en étudiant le discours de ces derniers.

Le grand spectacle de la science Découverte et sensationnalisme

- 5 Que ce soit dans la presse, à la radio ou à la télévision, la recherche scientifique est étroitement associée à ce que les journalistes considèrent comme sa finalité : la découverte. Bien qu'ils s'en défendent parfois publiquement, les femmes et les hommes de médias mettent ainsi en avant un processus linéaire : faire de la recherche, c'est faire des découvertes. La présentatrice de l'émission *La science et les hommes*, diffusée sur France Culture en juillet 1996, a beau jeu de mettre en garde ses auditeurs contre les « images d'Épinal », tels « la pomme de Newton, les carnets de Léonard, la baignoire d'Archimède », elle reconnaît malgré tout que ce « qui étonne, qui fascine, qui intrigue, à juste titre d'ailleurs », c'est la découverte scientifique².
- 6 L'image du CNRS est dès lors fréquemment réduite à quelques savants et à leurs découvertes notoires : le CNRS, « c'est la première pile atomique, Zoé, avec un nom : Frédéric Joliot », « c'est le pompage optique, on le doit à Alfred Kastler », « c'est de tout petits aimants, des ferrites [...] on le doit à Louis Néel », comme le rappelle Michel Chevalet dans les informations télévisées de TF1 du 19 octobre 1989. Et le présentateur du journal, Jean-Claude Narcy, de conclure après cette séquence : « Eh oui ! C'est ça le CNRS ». Voilà donc le Centre présenté en un peu moins de deux minutes trente...
- 7 Le traitement est le même dans la presse, malgré les différences de format de ce média : toujours en octobre 1989, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'organisme, *Le Figaro* lui consacre plusieurs articles, dont une galerie de « grandes figures du CNRS »³ : là encore, ce sont des « découvreurs » qui sont mis en avant (Alfred Kastler, Luc Montagnier, etc.). Dans la même édition, la journaliste Michèle Bietry concède tout de même qu'il n'est « plus question de découvrir les lois de l'univers en prenant un bain ou en somnolant sous un pommier à la saison des fruits ». Or malgré ces prises de conscience occasionnelles, on le voit, les « images d'Épinal » ont la vie dure.
- 8 Ce choix médiatique de privilégier la découverte, de la présenter comme l'aboutissement nécessaire du travail scientifique, quitte à occulter les étapes qui y mènent, s'inscrit dans une logique médiatique plus large : il s'agit de mettre la science en scène, d'en faire un spectacle pour capter l'attention de l'opinion. Parfois, cette logique vise à « humaniser » le savant, à en faire un monsieur « tout-le-monde » auquel le public peut s'identifier. Dans *Le Monde*, en février 1981, le journaliste Xavier Weeger décrit par exemple la vie d'un « laboratoire de l'est de la France »⁴ : on apprend que le chercheur boit du thé « ou, suivant les goûts, [un] verre de bière » et qu'en janvier il cède même au plaisir « de la traditionnelle galette des rois ». Voilà assurément un scoop ! Le chercheur serait-il donc un être humain ? Quant à la recherche, elle est volontairement reléguée : « Nous sommes dans un laboratoire de chimie. Cela pourrait aussi bien être un laboratoire de biologie ou de physique ». Effectivement, qui s'en soucie...
- 9 Mais la vie des laboratoires n'est pas la seule occasion de mise en scène, loin s'en faut. À la télévision, par exemple, l'intervention de chercheurs du Centre s'insère souvent dans des scénarios plus complexes : construction d'une intrigue, utilisation d'extraits de films cinématographiques ou encore adjonction d'une musique d'ambiance (souvent angoissante) y sont monnaie courante. Dans « Rome, les secrets de l'Empire », une émission de François de Closets diffusée en 2001⁵, les explications d'un chercheur du CNRS – Vincent Jolivet – sur la ville antique sont mises sur le même plan que des extraits du film *Gladiator* de Ridley Scott, en particulier ceux montrant une reconstitution du Colisée en images de synthèse. De Vincent Jolivet à *Gladiator*, le téléspectateur passe ainsi de la science à la science-fiction sans aucune mise en

perspective. Très clairement, l'œuvre d'information se transforme alors en acte de communication : pour illustrer les propos du chercheur, les journalistes utilisent un film dont la représentation du Colisée est certainement la seule concession faite à la réalité historique.

« Tout le monde ne peut pas comprendre les maths ! »

- 10 Avec ces mises en scène de la science, le vrai travail du chercheur reste souvent dans l'ombre. Ceci révèle une autre constante du traitement médiatique : la volonté d'éviter les sujets jugés trop savants et donc inaccessibles à la majorité du public. En janvier 1982, Pierre Ganz, présentateur du *Magazine 45* sur France Inter, remarquait ainsi : « Les chercheurs se sont réunis à Paris cette semaine. Nous, simples citoyens, les avons regardés et écoutés en comprenant bien l'importance du débat mais sans nous sentir réellement concernés. Certains chercheurs semblent voler à des altitudes inaccessibles, loin de nos petites préoccupations quotidiennes »⁶.
- 11 Car bien sûr, « tout le monde ne peut pas comprendre les maths ! ». C'est le cri du cœur poussé par un journaliste de radio en réponse à une déclaration de Pierre Piganiol, invité de l'émission *Éducateurs et enseignants* en décembre 1964⁷. L'ancien délégué général à la recherche scientifique (1958-1961) y expliquait qu'« il faut que tout le monde ait une idée de ce qu'est le mécanisme intellectuel de la recherche scientifique. Or tout ce qui est scientifique suppose un certain niveau d'abstraction, et c'est peut être cela qui nous dérange le plus dans le monde moderne : le niveau d'abstraction nécessaire, les structures logiques de l'esprit n'ont probablement plus rien en commun avec ce qu'elles étaient il y a un demi-siècle ». Une telle déclaration, invoquant l'abstraction et les structures logiques de l'esprit, a presque valeur de provocation pour un journaliste. En effet, comme le rappelle Yves Chevalier dans le cas particulier de la télévision, « la complexité est antidémocratique »⁸. Selon lui, ce média, « c'est la simplicité, solution simple à une infinité de problèmes complexes. Même ce qui est difficile doit apparaître simple [...] ce qui reste difficile n'est pas bon pour le grand public. Tout ce qui n'est pas évident cherche à le tromper ou à l'exclure. Tout ce qui prend du temps est conçu pour endormir la méfiance et l'attention. Ainsi s'énonce le dogme »⁹.
- 12 En fait, la volonté exprimée par Pierre Piganiol et le « dogme » appliqué par les médias selon Yves Chevalier sont à la fois concourants et concurrents. Concourants parce que de part et d'autre, on souhaite rendre la recherche plus accessible à l'opinion publique. Concurrents car si les chercheurs désirent donner les moyens au public de comprendre les enjeux de leur travail, c'est-à-dire pousser l'opinion vers le haut, les journalistes espèrent quant à eux rendre la recherche plus accessible, c'est-à-dire tirer la science vers le bas. Ce conflit entre science et médias sur le terrain de la complexité trouve de nombreuses illustrations, à la télévision et à la radio en particulier. En 1976, par exemple, Max Costa, maître de recherche au CNRS, est invité à l'émission de France Inter *Dix questions, dix réponses*¹⁰. Il est aux prises avec deux journalistes qui n'ont de cesse de recadrer son intervention chaque fois qu'ils jugent ses propos trop complexes : quand Max Costa parle de la recherche médicale, ils lui demandent si « tout le reste n'est pas du luxe ? » ; lorsqu'il essaie de faire comprendre le rôle du Centre dans la recherche fondamentale, immédiatement le couperet tombe : « Est-ce que ce n'est pas à fonds perdus dans bien des cas ? » ; ou encore « on a l'impression que [le chercheur] est un homme qui cherche pour chercher et non pour trouver ».

- 13 Cet échange devient presque caricatural du « dogme » énoncé par Yves Chevalier, au point que Max Costa éprouve le besoin de s'excuser auprès de ses collègues : « Je parle d'une manière très simpliste, donc s'il y a des physiciens qui m'écoutent, ils vont être horrifiés ». Toutefois, cela n'empêche pas le chercheur de suivre parfois les journalistes sur leur terrain, avec un certain succès ; répondant à une question sur la « responsabilité du chercheur dans la vie quotidienne », Max Costa affirme : « Je ne voudrais pas pour autant qu'on rende les chercheurs responsables de tout ce qui se fait [...] Si je considère une matraque de CRS et un marteau de maçon, la loi physique qui décrit le mouvement de ces deux objets est strictement la même. Est-ce pour autant que le chercheur est responsable du matraquage fait par le CRS ? Ou est-ce qu'il est responsable de l'autre utilisation ? ». Silence embarrassé des deux journalistes, qui, cette fois-ci, ne trouveront rien à redire.
- Que feraient les médias sans le CNRS ?
- 14 Bien que les journalistes se montrent parfois méfiants à l'égard du discours des savants, ils ne peuvent pas se passer d'eux. Il n'est qu'à feuilleter les journaux, écouter la radio ou regarder la télévision pour se rendre compte de la place fondamentale qu'y occupent les chercheurs du CNRS. Le Centre apparaît ainsi comme un réservoir d'experts auxquels les médias peuvent faire appel selon les difficultés qu'ils rencontrent. En fait, le recours à un expert revient à demander « une prestation de service de la part de quelqu'un qui est censé s'être sorti (*ex-*) de tous les périls (*periculis*) dans son domaine »¹¹.
- 15 Ce recours prend cependant des formes différentes selon le type de média et le sujet abordé. En effet, les domaines scientifiques explorés par le CNRS ne jouissent pas tous de la même médiatisation. Les sciences de l'homme et de la société (SHS) arrivent loin devant en nombre d'interventions de chercheurs du Centre : lors de l'année 2001, par exemple, sur les 214 interventions de chercheurs du CNRS à la télévision, 120 relèvent des SHS (56 %) ; à la radio, il s'agit même de 196 interventions sur 255 (77 %)¹². Les chercheurs œuvrant dans ces disciplines sont sollicités par les journalistes pour expliquer des phénomènes de société (hausse de la natalité, féminisation des élections municipales, etc.) ou des événements internationaux (relevons d'ailleurs que le traitement médiatique des attentats du 11 septembre et de l'engagement consécutif des Américains au Moyen-Orient n'ont pas modifié la répartition thématique des interventions : quelle que soit l'année étudiée, les SHS arrivent toujours largement en tête).
- 16 Les chercheurs du CNRS sont également invités dans de nombreuses émissions ayant trait à la santé, bien que ce domaine relève davantage des compétences de l'Inserm : à la télévision comme à la radio, la santé arrive en seconde place après les SHS. Dominique Wolton observe à ce sujet qu'il existe une profession très prisée des journalistes, « celle des médecins dont la préoccupation, à savoir la maladie et la mort, explique l'intérêt évident que chacun leur prête »¹³. Les sciences de la vie, que nous avons séparées de la médecine pour illustrer la place toute particulière de cette dernière, et les sciences de la Terre, sont également des thèmes familiers du paysage médiatique : les chercheurs du CNRS interviennent dans des documentaires consacrés à la faune, à la flore, ou sont interrogés sur des phénomènes sismiques, climatiques, etc.
- 17 À l'autre bout de l'échelle, la palme de la science la moins médiatisée revient aux mathématiques, qui ne « passent » pas, que ce soit à la télévision, avec deux interventions seulement en 2001, ou à la radio, où elles sont absentes. Oui, vraiment,

« tout le monde ne peut pas comprendre les maths », et les médias ne font aucun effort pour que cela change ! Quoi qu'il en soit, dans le cas précis des interventions de chercheurs du CNRS, l'analyse des données que nous avons relevées permet de nuancer les conclusions de Dominique Wolton, qui note que « les sciences sociales (économie, sociologie, psychologie, sciences politiques) [...] sont dans l'ensemble les parents pauvres »¹⁴ dans les médias.

- 18 Qu'en est-il dans la presse ? *Le Monde*, de 1977 à 2000, a consacré 137 articles aux recherches pratiquées au sein du CNRS¹⁵. Parmi eux, 42 articles, soit approximativement un tiers du total (31 %), traitent de l'ensemble des champs disciplinaires et réalisent des bilans transversaux des recherches du Centre. Avec 43 articles, soit également un tiers, les sciences de l'homme et de la société tiennent à nouveau le haut du pavé (près de 32 %). Avec 13 articles (plus de 9 %), la physique supplante cette fois-ci la santé (7 articles, 5 %), les sciences de la vie (8 articles, 6 %) et les sciences de l'univers (7 articles, 5 %), qui sont au même niveau que les sciences et technologies de l'information et de la communication (7 articles). Viennent ensuite la chimie (5 articles) et les sciences de la Terre (4 articles), représentant chacune 3 % environ. Une nouvelle fois, en queue de peloton, les mathématiques représentent moins de 1 % du total, avec un article seulement.
- 19 Finalement, quel que soit le média, la suprématie des SHS est incontestable. Un chercheur du CNRS en sociologie, en histoire ou en sciences politiques a donc plus de chances de devenir une « personnalité » médiatique qu'un chimiste, un climatologue ou un mathématicien... avec une exception toutefois pour la physique, qui est apparemment mieux représentée dans la presse que dans les autres médias.
- 20 Ces chercheurs qui sont sollicités par les médias ont le plus souvent un rôle de légitimation du discours des journalistes : ils apportent un gage de sérieux aux reportages et aux articles. Là encore, la mise en scène est de rigueur, en particulier à la télévision : un sociologue est habituellement interviewé à côté d'un ordinateur parce que son métier l'oblige souvent à travailler sur des statistiques (encore une image d'Épinal) ; pour un biologiste, la blouse blanche est de rigueur, ainsi que le microscope, qui apparaît presque toujours à l'écran ; l'historien, quant à lui, est souvent assis devant une étagère chargée de livres. Ce sont des repères visuels qui prouvent que la personne interviewée est vraiment experte du domaine abordé.
- Un organisme sclérosé ? « Le Centre national des réformes suspendues »
- 21 Le CNRS est-il né trop vieux ? Étrange question, qui représente pourtant bien les interrogations des journalistes face à une « antique demeure publique »¹⁶ d'à peine 56 ans. Car selon les médias, le CNRS est une forteresse qui ne peut être rénovée et se trouve ainsi condamnée à un long déclin, en quelque sorte une « jeune vieille dame », pour reprendre l'expression de deux journalistes du *Figaro*¹⁷.
- 22 Les articles publiés dans *Le Monde* depuis 1977 renforcent cette impression. Outre les 137 articles traitant de la recherche (soit 27 % des 504 articles consacrés au CNRS dans ce journal), 53 articles (11 %) abordent les relations du Centre avec d'autres acteurs de la société, telles que les entreprises ou les collectivités territoriales et 24 articles (5 %) relatent des faits divers (explosion dans un laboratoire, etc.). Mais ce sont surtout les deux autres champs thématiques qui attirent l'attention : les nominations aux postes à responsabilités, président, directeur général ou directeur de département scientifique en particulier, ainsi que les récompenses (médaille Field, médailles du CNRS, etc.) représentent 15 % (78 articles) ; et enfin, les réformes, contestations des chercheurs et

mouvements sociaux, avec 212 articles, comptent pour 42 % du total des textes parus sur le CNRS !

- 23 Si l'on se réfère au rôle que s'attribuent les médias dans la société, à savoir livrer une information objective et représentative des événements, ces données induisent un curieux constat : au sein du CNRS, les chercheurs passeraient près des deux tiers de leur temps soit dans la rue à manifester leur mécontentement, soit dans des salles de réception à se féliciter de leur travail en s'attribuant des distinctions honorifiques, soit à s'amuser au jeu des chaises musicales des postes à pourvoir, soit enfin à faire exploser un matériel si chèrement payé par le contribuable. En fait, ils ne feraient ce pour quoi ils sont payés par ce même contribuable, donc de la recherche, que pendant un quart de leur temps...
- 24 Ce constat, fait à partir de statistiques d'ensemble, est toutefois plus nuancé lors de l'étude au cas par cas des articles, ainsi que des émissions télévisées et radiodiffusées. Le Centre n'a d'ailleurs pas toujours eu aussi mauvaise presse : jusque dans les années 1960, ses réorganisations successives sont peu traitées par les journalistes. Ces derniers ne relèvent aucun dysfonctionnement au sein de l'organisme et se contentent de prendre note de ses transformations. Ils assimilent le CNRS à « une très grande réussite, une réussite dont la France peut être fière et que les pays étrangers peuvent lui envier », selon le présentateur d'une émission diffusée en décembre 1963 sur Paris-Inter¹⁸.
- 25 En fait, le vent s'est mis à tourner à partir de 1968 : en mars, Jean-Louis Lavallard, dans *Le Monde*, constate un « grippage général » dans « tous les organismes d'État chargés de la recherche fondamentale », CNRS en tête¹⁹. Les événements de mai vont d'ailleurs sévèrement déprécier l'image du Centre dans les médias. Le 4 juillet 1968, Nicolas Vichney et Jean-Louis Lavallard proposent un bilan de la contestation dans *Le Monde*²⁰. Nicolas Vichney raille les revendications des chercheurs : « D'une manière générale, le mouvement de contestation dans les laboratoires s'est exprimé par des revendications sociales classiques, la formulation d'exigences sur la refonte des structures de la recherche et, dans certains cas, une remise en cause des structures de la société. Si les premières revendications, directement inspirées et ardemment défendues par les syndicats, furent généralement satisfaites, la tendance à s'en prendre au capitalisme ne retint guère l'attention. Il était d'ailleurs difficile de réclamer, d'un côté, un bouleversement complet de l'architecture politique et sociale et, de l'autre, des aménagements surtout conçus, dirait-on, pour faire des chercheurs, en les isolant et en les favorisant, une catégorie de privilégiés ». Jean-Louis Lavallard va dans le même sens : « Un des sujets auxquels les chercheurs tiennent le plus est le statut du personnel. Mais l'objectif recherché est avant tout de "garantir l'emploi", le plus souvent à l'intérieur d'un même organisme. Certains aspects, telle la création d'un corps de chercheurs, apparaissent plutôt conservateurs ». Clairement, c'est la revendication du statut de la fonction publique qui ne convainc pas : isolement, conservatisme,... les journalistes attendaient mieux de la part des chercheurs d'un organisme qu'ils avaient toujours placé à la pointe de la novation.
- 26 À partir de 1969, la plupart des articles consacrés au CNRS ne présentent plus de perspectives d'avenir, mais font tous des bilans, comme au chevet d'un malade. Les deux données qui reviennent le plus fréquemment sont le nombre de chercheurs et le budget de l'organisme. Et la question posée est toujours la même : que faire du CNRS,

qui acquiert peu à peu la réputation d'un « Centre national des réformes suspendues »²¹ ?

« Faut-il brûler le CNRS ? »

- 27 Les critiques adressées aux chercheurs en 1968 font long feu. Rapidement, ce ne sont plus les travailleurs scientifiques qui sont visés par les médias, ni les pouvoirs publics, dont les visées réformatrices sont jugées légitimes, mais bel et bien le CNRS en tant qu'organisme. Le Centre devient peu à peu le maillon faible d'une chaîne imaginaire allant de l'État vers les chercheurs. Selon les journalistes, l'institution telle qu'elle se présente à partir des années 1970 n'est plus propice aux effets de synergie : le CNRS est de plus en plus considéré comme un frein à l'activité des chercheurs qui le composent et qui sont présentés comme des électrons libres, dont les capacités sont muselées par le « mastodonte ingérable », la « bastille administrative, syndicale et politique »²².
- 28 Cette transformation de l'image du Centre trouve de nombreuses illustrations dans les émissions et les articles diffusés dans les années 1980. En novembre 1985, sur TF1, Michel Polac anime un débat sur la recherche scientifique en France. Le titre donné à cette séquence est révélateur : « Faut-il brûler le CNRS ? »²³. Pendant presque deux heures, le présentateur discute de cette question avec quelques personnalités de la recherche française et du CNRS : Hubert Curien, Pierre Papon, André Lichnerowicz, Piotr Slonimski, Paolo Fasella, etc. Deux autres invités sont chargés de porter la contradiction : Bernard Connes, informaticien, ancien chercheur du Centre devenu chef d'entreprise, et l'incontournable François de Closets, dont le livre *Tous ensemble, pour en finir avec la syndicalité*²⁴ a lancé le débat car il comporte un chapitre très critique sur la situation du Centre. Certes, tous les invités s'accordent sur le fait qu'il ne faut pas « brûler » le CNRS, mais divergent sur les raisons de cette clémence : si les uns, ministre de la Recherche et directeur général en tête, tentent de montrer les évolutions positives de l'organisme, les journalistes s'accordent plutôt à dire que ce sont les chercheurs qui le sauvent du naufrage. D'ailleurs Bernard Connes est présenté comme un chercheur qui a réussi non pas parce qu'il a appartenu au Centre, mais parce qu'il a pu sortir de ses griffes.
- 29 Le débat reste le même l'année suivante, en 1986, après le changement de majorité et l'arrivée de la droite au pouvoir. Il n'est plus question de mettre le feu au CNRS, mais de le « faire sauter », remède tout aussi radical suggéré à plusieurs reprises dans les pages des journaux ou dans les émissions de radio et de télévision. Et lorsque le ministre de la Recherche et de l'Enseignement supérieur, Alain Devaquet, suggère finalement de conserver l'organisme, il crée la surprise. Jean-Paul Croizé, dans *Le Figaro*, commente les propos du ministre : « face à ceux qui préconisaient ces derniers temps de démanteler purement et simplement le CNRS pour instituer en France un modèle 'tout américain' de recherche entièrement universitaire, avec du personnel 'défonctionnarisé', le ministre montre un avis surprenant : "Le CNRS, tout comme l'Inserm [...] sont des organismes fondamentalement sains, c'est-à-dire où l'on trouve un très grand nombre de bons chercheurs", affirme-t-il »²⁵. Le maintien du Centre est donc le scoop de ce mois d'avril 1986, mais le glissement de l'image de l'organisme apparaît clairement : sa viabilité n'est plus liée à sa faculté d'évolution dans la gestion de la recherche, mais au seul fait qu'il comprend de bons chercheurs.
- 30 Le traitement médiatique des réformes des années 1990 apparaît comme l'aboutissement de cette évolution de l'image du CNRS. D'une part, et quelle que soit l'orientation politique des médias²⁶, la volonté des pouvoirs publics de réformer le

CNRS est considérée comme légitime par les journalistes ; en 1995-1996 et en 1998-2000, ce sont davantage les méthodes employées, jugées trop brutales, qui sont critiquées, que les objectifs qu'elles visent à atteindre. D'autre part, et d'une manière presque paradoxale, les médias se rangent systématiquement du côté des chercheurs mécontents. Quant au Centre, que les journalistes placent entre ces deux pôles, pouvoirs publics et chercheurs, il est décrit comme incapable de répondre aux attentes des uns et aux besoins des autres, tant il est figé et ingérable.

Pourquoi la France n'est-elle pas l'Amérique ?

- 31 Parmi les nombreuses critiques que les médias adressent au CNRS, et qui ne peuvent hélas pas toutes être relatées dans cet article, un sujet revient avec fréquence depuis la création du Centre : il s'agit de la rentabilité des recherches qui sont effectuées en son sein. Familièrement, on appelle cela un sujet bateau, ce qui ne dépareille pas trop lorsqu'on fait du Centre un « paquebot qui prend l'eau »²⁷. En schématisant, la logique des médias revient à opposer la recherche appliquée, utile pour le pays, à celle qui ne le serait pas, ou en tout cas qui ne lui sert à rien de prime abord tout en lui coûtant de l'argent (la recherche fondamentale).
- 32 Cette distinction est très ancienne. Dans un article du *Figaro*, en 1949, le journaliste Georges Marey oppose déjà les deux domaines, appelant de ses vœux le développement des applications aux dépens des fondamentalistes : « Il y a l'immense domaine de la recherche, qu'elle soit scientifique ou technique, pure, c'est-à-dire désintéressée, ou appliquée à des fins utilitaires, publique ou privée, dont les travaux, les études et les résultats, peuvent être utiles de quelque manière que ce soit à la défense du pays »²⁸. La logique utilitaire est directement exprimée dans cet article : seules les applications servent « de quelque manière que ce soit » la nation. Il est question dans cet article de défense nationale, car le contexte s'y prête évidemment²⁹.
- 33 Depuis les années 1970, on parle davantage d'utilité en termes économiques, de rentabilité *stricto sensu*. Or, dans ce domaine précis, il semble que la France ne fasse pas le poids, comme le laisse entendre le commentateur d'un reportage diffusé sur TF1 le 29 mai 1980 et tourné dans la zone industrielle de Courtabœuf, en région parisienne³⁰. Après avoir présenté pendant une dizaine de minutes le parcours de certains savants devenus chefs d'entreprises, la conclusion est sans équivoque : « Ces expériences parmi tant d'autres montrent que la France possède les deux armes pour gagner dans les industries du futur : la puissance de recherche théorique et la capacité d'industrialisation technologique. Mais à une condition : que ces deux univers différents, le fondamental et l'appliqué, se mobilisent ensemble comme en Amérique, au lieu de s'opposer si souvent comme en France, aux grands frais de l'État, entre chercheurs fonctionnaires et technologies subventionnées. Pas de progrès industriel sans recherche théorique, mais pas non plus de chercheurs sans progrès industriel pour les payer ». Désormais, l'utilité de la recherche fondamentale est prise en compte ; toutefois, ces propos synthétisent en quelques lignes l'ensemble des critiques émises par les journalistes contre le CNRS et la recherche française en général : en retard sur les États-Unis, elle n'arrive pas à utiliser les « deux armes » (le vocabulaire n'est pas si différent de celui de 1949, finalement...) dont elle dispose et se contente d'engloutir les deniers de l'État. Enfermés dans leur logique de stigmatisation, les journalistes oublient cependant de poser certaines questions : par exemple, dans le cas précis de ce reportage, pourquoi ces chefs d'entreprises se sont-ils installés si près du campus d'Orsay, qui jouxte la ZI de Courtabœuf et qui est un repère privilégié des « chercheurs

fonctionnaires » et des « technologies subventionnées » tant honnis ? De même, qui leur a permis de développer les techniques qu'ils utilisent dans leurs usines et qu'ils commercialisent « comme en Amérique » ? Nous rappellerons que l'émission *L'enjeu*, qui a diffusé ce reportage en mai 1980, est présentée par... François de Closets.

- 34 Il arrive également que les médias soulèvent la question de l'utilité de certaines disciplines précises : le CNRS est alors accusé de trop mettre en valeur des recherches « nulles ou exotiques »³¹ et de ne pas se concentrer sur celles qui sont rentables en termes d'applications. On connaissait déjà le « Centre national des réformes suspendues », voici donc le « Centre national des recherches superflues ». En revanche, dès que l'organisme fait preuve d'une plus grande ouverture vis-à-vis de l'industrie, les journalistes s'en félicitent mais continuent à insister sur la lenteur du diplodocus : Cyrille Vanlerberghe, dans *Le Figaro* du 27 juin 2002, souligne que « petit à petit, les mentalités changent au CNRS » et que « les chercheurs [...] n'ont désormais plus honte de valoriser leurs travaux de recherche »³² ; or, treize ans plus tôt, Catherine Vincent se réjouissait déjà de voir que le Centre « a fini par se plier aux lois de l'économie »³³, sous-entendant par là qu'il était grand temps qu'il s'y mette. Bref, l'ouverture du CNRS vue par les médias, c'est tout à la fois Byzance et l'Arlésienne.

Conclusion

- 35 Informer, du latin *informare*, c'est « donner une forme ». La forme du CNRS dans les médias, ce n'est pas seulement celle d'un diplodocus tentaculaire à mamelles, comme nous l'avons annoncé de manière péremptoire en introduction. Elle s'est modifiée dans le temps, et surtout elle varie en fonction des thèmes abordés par les journalistes. En choisissant d'étudier à la fois la presse, la radio et la télévision sur une période de soixante ans, nous n'avons pu livrer qu'un bref survol de ce sujet. Notre analyse permet toutefois de mettre en lumière plusieurs aspects de la représentation médiatique du Centre.
- 36 Tout d'abord, les chercheurs qui y travaillent sont des partenaires privilégiés pour les journalistes, qui les interrogent sur de nombreux sujets, parfois même sur des thèmes complètement farfelus : en 1974, par exemple, l'astrophysicien Pierre Guérin est convié à parler des soucoupes volantes sur Antenne 2, dans une émission de François de Closets (!). Ce sont d'ailleurs souvent les mêmes journalistes qui, d'une part, font appel aux chercheurs et, d'autre part, critiquent sévèrement un organisme accusé de donner dans l'exotisme (les soucoupes volantes, au moins, c'est du concret), le superflu, et de rester imperméable à toute évolution.
- 37 Quoi qu'il en soit, le recours médiatique à l'expertise des chercheurs peut être une chance pour le CNRS. En effet, selon le nombre des interventions télévisées en 2001, le Centre apparaît à l'écran, par l'entremise de ses chercheurs, quatre fois par semaine en moyenne. De plus, ces interventions se font souvent dans les reportages des journaux télévisés ou des magazines, c'est-à-dire dans des émissions à forte audience. Existe-t-il un autre organisme pouvant afficher une telle visibilité ? Pourquoi, dans ce cas, son image est-elle à ce point biaisée dans les médias ? Des explications peuvent être trouvées dans le dispositif médiatique lui-même : d'une part, le temps de parole est strictement limité et, d'autre part, la complexité et l'abstraction sont systématiquement écartées. L'exemple des mathématiques est à ce sujet révélateur : tout le monde ne peut pas les comprendre, certes, mais dans ce cas la solution est-elle réellement de ne pas en parler ? Le diagnostic, portant sur la faiblesse de la culture scientifique en France, est juste, et Pierre Piganiol l'a très bien cerné ; en revanche, le

remède préconisé par les journalistes, qui consiste à ne pas expliquer des sujets précisément parce qu'ils les jugent difficiles à comprendre, est pour le moins surprenant. Le cercle est vicieux et seuls les médias pourraient le rendre vertueux. Il souligne la première incompatibilité entre médias et recherche : le rapport au public, qui est autant la préoccupation des journalistes que des chercheurs, mais selon des modalités très différentes.

- 38 La seconde incompatibilité, ensuite, est temporelle : un organisme comme le CNRS, par sa vocation à gérer un pan entier de la recherche publique, s'inscrit dans le long terme. Les médias, à l'inverse, développent une culture de l'immédiat, du quotidien. Ils sont « saisis par l'ivresse de la vitesse »³⁴. C'est l'éternel débat entre le coureur de fond et le sprinter qui se rejoue ici. Vus sous cet angle, les termes peu avenants employés par les journalistes trouvent une explication : lorsque l'actualité s'efface et se réécrit chaque jour, qu'une nouvelle chasse l'autre dans une frénésie quasi quotidienne, le Centre semble être d'un immobilisme intolérable. L'information s'est engagée sur des « autoroutes », tandis que le CNRS ressemble, toujours selon les journalistes, à un animal préhistorique. Dans la mesure où le fonctionnement de l'organisme ainsi que les mécanismes de la recherche ne sont presque jamais abordés dans les médias, sauf lorsqu'ils souffrent d'insuffisances ou de difficultés, la compréhension n'est d'ailleurs pas prête de s'installer. Et l'impression est toujours la même : celle que les médias ne se donnent pas les clés nécessaires, sans doute encore une fois faute de temps et par crainte du désintérêt du public, pour mieux aborder la recherche et un de ses organismes moteur en France.
- 39 La responsabilité de ce traitement incombe-t-elle uniquement aux médias ? Plutôt que de déplorer encore et toujours la mésinformation ou, pire, la désinformation, il serait peut-être bon également de s'interroger sur la politique de communication du Centre. La persistance des critiques sur l'isolement des chercheurs, la comparaison répétée du CNRS à une « tour d'ivoire », ainsi que l'ignorance complète des structures de fonctionnement de l'organisme invitent à une telle réflexion. Elle ne doit pas nécessairement porter sur l'ouverture du Centre à la société, qui est incontestable, mais sur sa représentation, son image, des notions aussi difficiles à cerner que l'est l'opinion publique elle-même.

Les sources

- 40 Presse : le corpus des sources de ce travail regroupe des articles parus dans trois quotidiens nationaux dits de référence : *Le Monde*, *Le Figaro* et *Libération*. Pour *Le Monde*, qui publie chaque année un index général de tous ses articles, nous nous sommes livrés à une analyse exhaustive des textes référencés sous la rubrique « CNRS – Centre national de la recherche scientifique ». À l'inverse, pour le *Figaro* et *Libération*, qui ne disposent pas d'un tel outil de travail, nous avons effectué des sondages sur des périodes précises, en fonction des grandes étapes scandant l'histoire du CNRS.
- 41 La collection des index du *Monde* est consultable au rez-de-jardin de la Bibliothèque nationale de France, site François Mitterrand, de même que tous les articles des trois journaux mentionnés, qui sont conservés sur support microfilm.
- 42 Radio et télévision : les émissions sont conservées dans les archives de l'Institut national de l'audiovisuel, qui a ouvert le 8 octobre 1998 un centre de consultation sur le site de la BNF : l'Inathèque. Des stations de lecture audiovisuelles permettent d'accéder aux bases de données de l'INA, de gérer le corpus de travail, d'écouter ou de visionner

les programmes tout en les analysant. Ces bases de données, dont nous avons extrait les chiffres cités dans cet article, sont aussi accessibles en ligne (<http://inatheque.ina.fr/>).

- 43 Les émissions sont collectées de manière exhaustive par l'INA depuis le 1^{er} janvier 1995, grâce à la loi du 20 janvier 1992 sur le dépôt légal. Pour la période antérieure à 1995, et surtout pour les émissions les plus anciennes, la consultation est parfois moins évidente. Tous les programmes sont cependant référencés.

NOTES

- 1.« CNRS : le coup de Jarnac de la gauche », *Le Figaro*, 3 avril 1986.
- 2.« Qu'est-ce que la découverte scientifique ? », *La science et les hommes*, France Culture, 24 juillet 1996.
- 3.« La longue gestation de la recherche en France », *Le Figaro*, 20 octobre 1989.
- 4.« Le CNRS, archipel de la recherche, II.- La base et les patrons », *Le Monde*, 25 février 1981.
- 5.« Rome, les secrets de l'Empire », *Les grandes énigmes du passé*, France 2, 13 janvier 2001.
- 6.« La recherche scientifique, pour quoi faire ? », *Magazine 45*, France Inter, 17 janvier 1982.
- 7.« Recherche scientifique et enseignement », *Éducateurs et enseignants*, France Inter, 24 décembre 1964.
- 8.Y. Chevalier, *L'« expert » à la télévision. Traditions électorales et légitimité médiatique*, Paris, CNRS ÉDITIONS, 1999, p. 116.
- 9.*Ibid.*, p. 116-117.
- 10.« La recherche scientifique », *Dix questions, dix réponses*, France Inter, 1^{er} mars 1976.
- 11.Y. Chevalier, *L'« expert » à la télévision...*, p. 24.
- 12.Ces chiffres sont extraits de la base de données de l'Institut national de l'audiovisuel.
- 13.D. Wolton, *Éloge du grand public*, Paris, Flammarion, 1990, p. 204.
- 14.*Ibid.*, p. 205. D. Wolton présente toutes les interventions d'experts à la télévision, et non celles des seuls chercheurs du CNRS, ce qui peut expliquer la distorsion entre notre constat et le sien.
- 15.À l'inverse des données que nous avons relevées pour la télévision et la radio, il ne s'agit pas ici de l'ensemble des interventions de chercheurs, mais uniquement des articles consacrés dans ce journal aux travaux du Centre.
- 16.Il s'agit du titre d'un article paru le 18 avril 1995 dans le journal *Libération*.
- 17.J.-P. Croizé et J.-L. Nothias, dans un article paru le 19 octobre 1989 et rendant compte d'une interview de François Kourilsky.
- 18.« Le Centre national de la recherche scientifique », *Magazine de l'Université*, France 1 Paris-Inter, 29 décembre 1963.
- 19.« Le chercheur et son avenir », *Le Monde*, 21 mars 1968.
- 20.« Le mouvement revendicatif dans les laboratoires publics et privés », *Le Monde*, 4 juillet 1968.

21. L'expression est employée sur France Culture, dans l'émission *Culture matin*, le 15 décembre 1998, ainsi que dans l'édition du 16 avril 1998 de *Libération*.
22. « CNRS : un demi-siècle de science à la française », *Le Monde*, 21 octobre 1989.
23. « Faut-il brûler le CNRS ? », *Le droit de réponse*, TF1, 23 novembre 1985.
24. F. de Closets, *Tous ensemble, pour en finir avec la syndicalité*, Paris, Le Seuil, 1985.
25. « Devaquet fait l'éloge du CNRS », *Le Figaro*, 25 avril 1986.
26. Nous n'avons pas constaté de différences de fond entre les articles du *Monde*, du *Figaro* et de *Libération* dans leur prise de position face aux tentatives successives de remaniement.
27. Encore une métaphore du CNRS, extraite d'un article du journal *Libération*, « Un chercheur peut-il chercher sans un sou ? », 18 avril 1995.
28. « La recherche scientifique au service de la Défense nationale », *Le Figaro*, 24 juin 1949.
29. G. Marey relate en fait dans son article l'inauguration de l'Institut des hautes études de défense nationale, et cite un extrait du discours de Paul Ramadier : « Les éléphants d'Hannibal, voilà ce que nous demandons à la Recherche scientifique. La Recherche scientifique, c'est la découverte incessante d'armes inconnues. Son rôle, c'est d'apporter à chaque instant quelque nouveauté dans la guerre [...] ».
30. « La science se met à son compte », *L'enjeu*, TF1, 29 mai 1980. Reportage d'E. de la Taille et J.-P. Mantis.
31. « CNRS : Allègre face au cercle des révoltés », *Le Figaro*, 14 décembre 1998.
32. « Innovation. 100 créations d'entreprise autour du CNRS », *Le Figaro*, 27 juin 2002.
33. « Le CNRS : brillant, mais appliqué », *Le Monde*, 1^{er} novembre 1989.
34. D. Wolton, *War Game. L'information et la guerre*, Paris, Flammarion, 1991, p. 32.

RÉSUMÉS

« Must the CNRS be burnt? » The Image of CNRS in the Media

This article, constructed from the study of press articles and radio and television broadcasts, presents the image of the CNRS in the media from its creation to the present. Two themes are developed: first, the manner in which scientific research is presented in the media, showing how journalists broach the work of researchers; and second, the media representation of the CNRS, which recounts the criticisms formulated against this institution judged as being archaic, spendthrift and antiquated.

Radio, television and the press closely associate scientific research with that which journalists consider its final purpose: discovery. Certain typical images recur frequently: Newton's apple, Archimedes' bathtub, etc. The history of the CNRS is often reduced to a few famous names and major discoveries such as Frédéric Joliot's pile reactor and Alfred Kastler's optical pumping. This choice made by the media lies within a wider logic: journalists' attempt to dramatize science, to make a show of it in order to capture the public's attention. However, their work is not free of contradictions. They distrust the complex discourse of researchers, yet at the same time they often call on their own expertise to explain developments in the news.

As for the CNRS, it has suffered a decrease in renown since 1968. Before, it had been presented as « a success France can be proud of ». Afterwards, it became the target of repeated attacks in the

media. Journalists have accused it of having transformed itself into an « administrative, political and trade union fortress » and a « civil service diplodocus ». According to these critics, on the one hand the organization doesn't respond to the expectations of a society to whom it costs too much money, and on the other hand its opposition to change poses a handicap for the work of the researchers it employs. The efficiency of American research is often cited as an example in the face of a CNRS that no one could reform. And journalists questioned with provocation: « Must we burn the CNRS? »

This article aims to stress the fundamental incompatibility between the preoccupations of the media and the mission of an organism such as the CNRS: the former addresses the issues of everyday life whereas the latter, through its vocation of managing an entire section of public research, anchors itself in the long term. The eternal debate between the sprinter and the long-distance runner.

AUTEUR

DENIS GUTHLEBEN

Denis Guthleben est assistant scientifique au Comité pour l'histoire du CNRS. Il prépare une thèse sur la télévision française à l'université de Paris I.